

Morgan Sportès : retour sur le gang des barbares

Avec Tout, tout de suite, l'auteur de L'Appât donne sa version romancée de l'affaire dite du «gang des barbares» où en janvier 2006 une bande d'une vingtaine de jeunes menée par Youssouf Fofana enleva, séquestra et tortura avant de le tuer Ilan Halimi, choisi parce que Juif et supposé riche. Entretien.

Dans L'Appât, en 1990, vous mettiez en scène un fait divers inspiré d'une histoire authentique. Les protagonistes de Tout, tout de suite ont-ils des points communs avec ceux de L'Appât ?

Oui, dans un certain sens car ce roman est un prolongement de L'Appât. Ce qui m'avait fasciné alors, c'était l'ère du vide. Ces jeunes appartenaient dans l'ensemble à la classe moyenne : l'un était le fils d'un gros commerçant juif du Sentier, Valérie Subra était issue d'une famille catholique de la classe moyenne, seul le dernier venait de banlieue. Ils s'identifiaient à des clichés comme le Scarface de Brian de Palma avec Al Pacino. Ils voulaient de l'argent pour partir en Amérique et ils ont tué des gens – cinq tentatives de meurtre et deux meurtres commis dans des conditions atroces – pour voler des brouilles. Pour la première fois, on était face à un meurtre «moderne», un meurtre fondé sur rien sinon des clichés et une forme d'infantilisme contemporain. Guy Debord m'avait parlé de «sinistre innocence» à propos des personnages de L'Appât. Vingt ans plus tard, avec «le gang des barbares», les choses se corsent car nos sociétés font des «progrès», si je puis dire, puisque s'ajoutent ici une fracture Paris / banlieue ainsi qu'une autre fracture entre le tiers-monde et le monde développé à l'ère de la mondialisation. Les protagonistes de *Tout, tout de suite* sont tous Français à part un. Ils sont nés en France de parents originaires du Maghreb, du Liban, des Comores, d'Égypte, du Sénégal, de Côte d'Ivoire pour Youssouf Fofana que j'appelle Yacéf dans le roman. La France est allée chercher leurs parents pour créer une main-d'œuvre, une armée de réserve du capital. Le père de Yacéf était un paysan du nord de la Côte d'Ivoire arrivé en France en 1973 à l'époque où Pompidou faisait venir des immigrés pour baisser les salaires. C'était un choix politique et économique. On préférait faire appel à des immigrés plutôt que se lancer dans l'automatisation dans l'industrie automobile et ailleurs, ce que firent les Japonais. Ici, l'ère du vide de L'Appât s'enrichit de la problématique de l'immigration, de la mondialisation ainsi que de la quart-mondisation d'une partie de la société. Désormais, on n'a même plus besoin du travail de ces gosses-là. Il s'agit de les maintenir avec des allocations, les restaurants du cœur et quelques petits trafics.

Pourquoi avoir placé en exergue de nombreux chapitres des paroles de rappeurs et des extraits d'auteurs situationnistes ?

Je trouvais très belle la citation de Jaime Semprun, fils anarchiste d'un stalinien, Jorge Semprun, disant que la vraie question n'était pas de savoir quel monde nous allions laisser à nos enfants, mais plutôt de savoir à quels enfants nous allions laisser le monde... Il a fait notamment un petit livre, *L'abîme se repeuple*, très bien écrit à la façon des moralistes, qui en dit beaucoup plus que quatre cents pages d'un sociologue. Ces citations sont comme un contrepoint musical. Le style de mon livre est hyper-réaliste, je prends ces gosses comme ils sont, je balance leurs dialogues, je décris leurs actes sans aucun jugement ni commentaire, mais je place des citations d'Adorno, de Debord, de tous ces gens qui avaient très bien vu ce qu'allait devenir la société de masse. Puis, je reproduis aussi les conneries des rappeurs. Ce qu'il y a d'aberrant est qu'ils appellent à la violence, à flinguer les flics, pendant qu'eux se font de l'argent. Or, les gosses qui les écoutent prennent leurs textes au pied de la lettre. Les rappeurs me font penser aux maoïstes français qui voulaient envoyer les voyous en première ligne.

Ce livre est un «conte de faits», précisez-vous, un roman, mais en notes de bas de page, vous mentionnez parfois des interrogatoires et des sources policières. Ces éléments sont-ils authentiques ?



© CHRISTINE TAVALET - FAYARD 2009

Je me suis fondé sur des documents authentiques. J'ai changé le nom des lieux, des personnages, mais tout est vrai. J'ai voulu rester au plus près des faits. Je suis allé sur les lieux, j'ai rencontré des policiers, le juge d'instruction. C'est le même procédé que celui inventé par Truman Capote dans *De sang froid*. A partir de faits réels, on reconstitue une dramaturgie romanesque. Je fais parler les personnages, je les mets en scène mais c'est un roman non-fictionnel.

Le titre, *Tout, tout de suite*, évoque un slogan de 68, mais c'est également une chanson du rappeur Booba : *Tout et tout de suite*...

Au fond, l'ironie de l'Histoire est que mai 68 a fait sauter le verrou du gaullisme, qui avait une politique d'indépendance nationale, et du Parti communiste pour amener la loi du marché. «Tout, tout de suite» est un parfait slogan publicitaire de la consommation immédiate. Il y a eu une réflexion très intéressante d'un psychiatre sur le cas Fofana déclarant que ce dernier n'était pas un psychopathe parce sa psychopathie s'était adaptée à celle de notre capitalisme moderne. La folie de Fofana est totalement compatible à la folie du capitalisme financier qui veut rentabiliser tout et tout de suite. Par moments, dans le livre, Yacéf / Youssouf parle comme un trader. Quand il voit qu'il ne peut pas toucher la rançon et que les parents du garçon kidnappé sont encadrés par la police, il décide de prendre contact avec un rabbin avec l'idée de faire payer toute la communauté juive. Il emploie une expression sidérante : «J'ai changé de stratégie de communication». Il a dit cela à son procès. C'est assez effrayant.

En 1977, Alain Peyrefitte, alors garde des Sceaux, réalisa un rapport, «Sécurité et liberté», qui deviendra plus tard une loi, sur les nouvelles formes de délinquance et le phénomène des bandes. Il pointait comme principale cause de ces violences la dévalorisation de l'acte de produire et la survalorisation de celui de consommer. Trente ans plus tard, on a le sentiment d'être dans l'exacerbation de cette logique.

Ces jeunes que je décris sont dans tous les clichés de la consommation. Quand l'un des membres du gang des barbares va se rendre à la police, sous pression de son quartier car la présence policière déployée pour le trouver gênait les trafics, il a pris dans son sac des habits de marque... A Londres, ces derniers jours, on attaquait des magasins pour voler des baskets, des survêtements, des télévisions. Ces gens sont aliénés par les sous-produits qu'offre la société de consommation. Leur révolte ne cible que des choses insignifiantes ou, pire, dans le cas

qui m'intéresse, un petit marchand de téléphones parce qu'il est Juif. Yacéf est pathétique tandis que les autres sont plutôt des veaux. Ils incarnent ce qu'Hannah Arendt nommait la banalité du mal.

En effet, à l'exception de Yacéf, les autres sont des «barbares» très ordinaires...

Oui, ce sont des gens ordinaires. Garder leur otage les ennuyait. Ils voulaient regarder leurs émissions de télévision. Dans le gang, seuls deux ont réellement torturé la victime, mais le simple fait de laisser ce pauvre garçon nu dans un local où la température pouvait tomber à moins quatre degrés était une torture. Ils ne s'en rendaient même pas compte. «L'Autre» n'existe pas dans leur espèce de narcissisme infantin.

Vous citez à plusieurs reprises dans le roman des litanies de marques ou vous évoquez les galeries marchandes des banlieues en rappelant brièvement leur histoire. On a l'impression que ces signes sont des témoins voire des commanditaires du drame.

On est dans une hyper société marchande. Je cite aussi Patrick Le Lay, l'ancien patron de TF1, qui se vantait de vendre du temps de cerveau disponible aux annonceurs publicitaires. Pour lui, la télévision c'était ça. Mais quand on lessive le cerveau, cela peut donner des résultats bizarres. Autrefois, les voyous du XIXème siècle avaient leur propre culture,

leurs chansons, leurs références. Aujourd'hui, ils sont dans la société du spectacle et consomment les mêmes sous-produits que la classe moyenne sauf que celle-ci a un minimum de culture l'empêchant de commettre de tels actes.

A propos des voyous de la fin du XIXème siècle, Marx et Engels les évoquait dans le *Manifeste du parti communiste* en désignant sous le terme de «Lumpenproletariat» une «racaille (...) parfaitement vénale et tout à fait importune». Comment expliquez l'émergence à gauche depuis des décennies d'une sorte de sociologie compassionnelle à l'égard des délinquants et des voyous autrefois perçus comme des ennemis du peuple ?

Cela a commencé dans les années soixante avec les maos. Dans mon livre, *Ils ont tué Pierre Overney*, je brocardais Foucault, Glucksmann et les autres. Ils faisaient des voyous le fer de lance de la révolution. La CGT et le PC étaient des traîtres, il fallait donc miser sur la Chine et les voyous. Il y a des dialogues entre Foucault et l'inénarrable Benny Levy sur la justice populaire qui sont un éloge du lynchage. Il existe un romantisme de la voyoucratie. Pour ma part, je n'ai aucune admiration pour un individu comme Mesrine.

Dans ce gang, beaucoup de ces jeunes gens s'étaient convertis à l'islam, mais la religion semble pour eux plus une marque qu'une croyance.

C'est très intéressant. J'imagine qu'il y a dans l'islam, comme dans le catholicisme, des valeurs morales. Je montre l'un de ces gosses âgé de dix-huit ans qui garde pendant une journée entière le malheureux otage dans la cave et qui le soir rattrape ses cinq prières... Dans le gang, il y avait huit catholiques d'origine, dont quatre Noirs et quatre Blancs, qui se sont convertis à l'islam. Qu'est-ce qui les a attirés dans l'islam ? Des clichés ? Un besoin d'intégration aux banlieues ? La question se pose.

Le procès des membres du gang apparaît dans le livre en pointillé par quelques détails, mais vous ne le relatez pas. Pourquoi ?

Dans L'Appât, je l'avais relaté et j'avais assisté à son intégralité. Là, il s'est déroulé à huis clos. Donc, on n'a eu que des échos extérieurs. Il m'était impossible de le mettre en scène.

Propos recueillis par Christian Authier

TOUT, TOUT DE SUITE, Fayard, 378 p.

C'est la rentrée !

664 romans français et étrangers déboulent dans les librairies pour cette rentrée littéraire 2011. Sélection.

Le grand public français ne connaît guère Edouard Limonov (écrivain, activiste, anarcho-punk, ancien «rouge-brun» devenu opposant à Poutine), mais le livre que lui consacre Emmanuel Carrère, sobriement intitulé *Limonov* (P.O.L.), est une œuvre aussi dense que fascinante qui devrait donner envie à ses lecteurs de se plonger aussi dans les écrits de l'auteur du *Journal d'un raté*. Autre attraction de la rentrée : le premier roman de Marien Defalvard, *Du temps qu'on existait* (Grasset), qui à dix-neuf ans semble avoir déjà tout lu. Son livre est si brillant, foisonnant, virtuose, que l'on se pince pour y croire. De son côté, Simon Liberati se penche avec *Jayne Mansfield 1967* (Grasset) sur la destinée tragique de l'icône trash dans un roman âpre et funèbre tandis que Matthieu Jung délivre une vision acide de notre société à travers le portrait d'une quadragénaire bien de son temps. Diagnostic (ironique) : Vous êtes nés à la

bonne époque (Stock). Les personnages du très beau *Les autos tamponneuses* (Albin Michel) de Stéphane Hoffmann n'aiment guère pour leur part le bel aujourd'hui : «L'époque est désenchantée, perdant son élan, son allant, son allure, tombant aux mains des binoclares, chaisières et prêcheurs, qui chipotent sur tous les plaisirs.» Bien vu. La déclaration de guerre au monde moderne est encore plus ouverte et rigolarde chez Olivier Maulin dont *Les Lumières du ciel* (Balland) font entendre à nouveau le souffle audiarde de l'écrivain. Il faut lire aussi l'éducation sentimentale d'un jeune Français dans l'Angleterre de la fin des sixties telle que la raconte François Cérésa avec *Sugar puffs* (Fayard) ou, sur un ton plus sombre, la rageuse quête des origines narrée par Stéphane Guibourgé dans *Le nom de son père* (Stock). Bonnes lectures...

C.A.